

shellac



LA DÉPOSITION

un film de CLAUDIA MARSCHAL





LA DÉPOSITION

un film de CLAUDIA MARSCHAL

2024 - Documentaire - France - 92 min. - v.o. française

1993. Emmanuel croit trouver un refuge auprès de Hubert, le curé de son village en Alsace. Mais un après-midi pluvieux, Emmanuel ressort du presbytère après avoir juré de ne jamais raconter ce qui s'y est passé.

Trente ans plus tard, Emmanuel se souvient de ce jour. À la gendarmerie, il active discrètement l'enregistreur de son téléphone et commence sa déposition.

CONTACTS

PROGRAMMATION

Léo Gilles

programmation@shellacfilms.com

MARKETING & COMMUNICATION

Kevin Monteiro

programmation@shellacfilms.com



PRODUCTION

Idéale Audience Group

Pierre-Olivier Bardet

ideale@ideale-audience.fr

PRESSE

Annie Maurette

annie.maurette@gmail.com

1993.

Un après-midi d'août pluvieux. Emmanuel, 13 ans, vient s'abriter chez Hubert, le jeune prêtre de l'église voisine, duquel il se sent proche. L'homme abuse d'Emmanuel et lui fait promettre de ne rien dire.





2019.

Depuis quelques années, Emmanuel est retourné vivre auprès de Robert, son père, en Alsace.

Au printemps, Robert rencontre le prêtre Hubert. Il saisit cette occasion pour le confronter au récit de son fils.

Le prêtre Hubert nie et décide d'écrire à Emmanuel, lui propose de se rencontrer.

Hubert

3 juillet 2019

Bonjour Emmanuel,

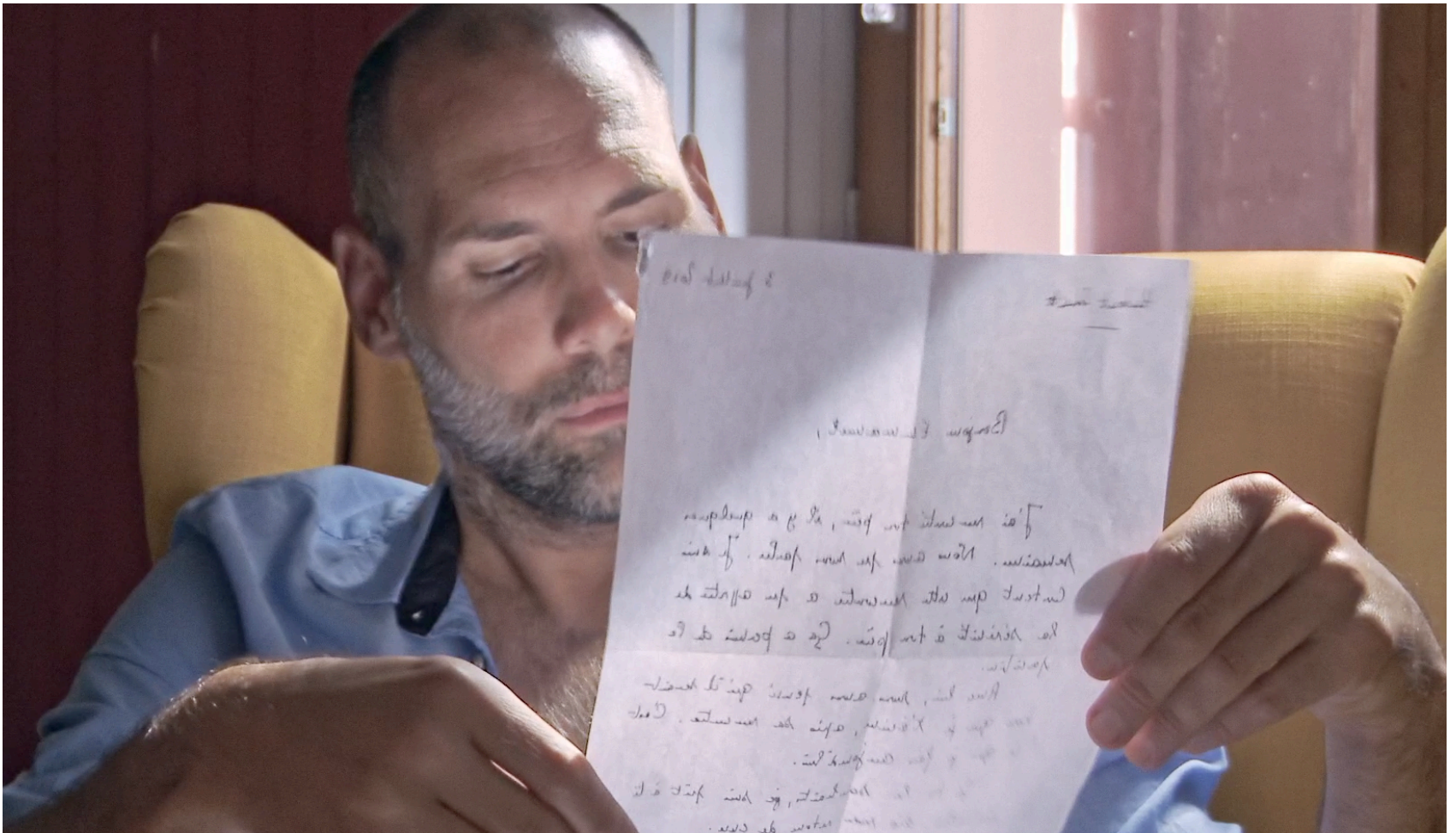
J'ai rencontré ton père, il y a quelques semaines. Nous avons pu nous parler. Je suis content que cette rencontre a pu apporter de la sérénité à ton père. Ça a parfois du le faciliter.

Avec lui, nous avons pensé qu'il serait bon que je t'écritte, après sa rencontre. C'est ce que je fais aujourd'hui.

Si tu le souhaites, je suis prêt à te rencontrer, dis nous retour de cœur.

Avec toutes mes salutations.

Hubert



2021.

Vingt-huit ans plus tard, Emmanuel se souvient de ce jour de 1993.

Il se rend à la gendarmerie, active discrètement l'enregistreur de son téléphone et commence sa déposition...

NOTE DE LA RÉALISATRICE

Emmanuel a 40 ans. Il porte plainte.

Il porte plainte contre Hubert, l'auteur de cette lettre, un prêtre qui a abusé de lui quand il avait 13 ans.

1993. Emmanuel vit à Courtavon, en Alsace, un village de quelque 350 habitants, près de la frontière suisse. Il est servant de messe. Le curé Hubert est jeune, il joue de la guitare et les enfants l'adorent. Les parents d'Emmanuel tiennent un restaurant, son père fait les trois-huit chez Peugeot. Emmanuel passe une grande partie de son temps avec Hubert, toujours disponible, prêt à écouter le jeune garçon des heures durant. Un jour de pluie, Emmanuel se réfugie chez Hubert, dans son presbytère. Avant d'en repartir, il lui promet de ne rien raconter de cet après-midi. Quelques jours plus tard, Emmanuel parle, mais rien ne se passe, rien ne se dit en dehors du cercle familial. Le récit se fige, il devient un secret.

Aujourd'hui, Emmanuel et son père, Robert, vivent face à face, à quelques mètres de l'église. Depuis qu'il est à la retraite, Robert ne supporte plus le poids de la culpabilité, il cherche à se racheter, remue le passé et confronte le père Hubert. Il veut savoir ce qu'il a fait à son fils. Hubert nie en bloc, ce n'est qu'une fantaisie d'enfant. Après cette rencontre il écrit à Emmanuel la lettre reproduite ici.

Plus tard, suite à la publication du rapport Sauvé en 2021, Emmanuel prend contact avec le diocèse de Strasbourg. Un rendez-vous est organisé avec Mgr Ravel qui lutte activement contre les abus sexuels au sein de l'Eglise. Après avoir entendu le récit d'Emmanuel, l'archevêque encourage le jeune homme à saisir la justice. Lui-même fera un signalement auprès de la procureure de la République de Mulhouse.

Lettre en poche, Emmanuel pousse la porte de la gendarmerie la plus proche et va se confier, trois heures durant, à l'adjudant-chef qui recueille sa plainte. Emmanuel doit alors mettre sa propre vie en récit. Clandestinement, il enregistre à l'aide de son téléphone portable. Par crainte d'abord, parce qu'il ne sait pas comment il sera reçu, ni si sa plainte sera prise au sérieux par les gendarmes. Pour garder une trace aussi, comme une preuve qu'il pourrait faire écouter à son père. Cet enregistrement est le point de départ du film.

Ce que le film donne à entendre, c'est la première fois que le souvenir se raconte avant que la machine judiciaire n'amène la victime à se répéter jusqu'à vider le discours de toute émotion, jusqu'à le rendre impersonnel et mécanique. Emmanuel comprend progressivement ce qui lui est arrivé même si, parfois, il "ne sait pas". La langue de l'institution, elle, ne sait pas toujours bien interpréter le doute. Mais la procédure finit par recréer des liens que la vie a parfois abîmés. Le père écoute le fils, le fils pardonne et retrouve un père. Emmanuel sort de la honte, il a décidé d'en finir avec le "petit secret".

Claudia Marschal

Juin 2024

ENTRETIEN AVEC CLAUDIA MARSCHAL

Dans quelles circonstances avez-vous fait la connaissance d'Emmanuel ?

Emmanuel est mon cousin. Quand nous étions ados, vers 17 ans, il m'a raconté cette histoire qui lui était arrivée. Il m'a parlé de l'abus. Et ensuite, nous n'en avons plus parlé pendant longtemps. Les années ont passé jusqu'à cette fameuse lettre du prêtre sur laquelle s'ouvre le film.

D'où est partie l'envie de faire un film sur le sujet ?

J'étais déjà plus ou moins engagée dans la fabrication d'un film avec Emmanuel, un film davantage centré autour de sa foi. Puis la lettre du prêtre est arrivée et le passé a refait surface. La décision d'Emmanuel de saisir la justice a fait basculer le film vers un objet tourné davantage vers l'histoire de réappropriation d'Emmanuel. C'est la déposition qui a pris le dessus.

C'est donc autour de cette déposition que vous commencez à structurer le film ?

Absolument. Mais cela se fait seulement au montage. Au moment du tournage, je sais que j'ai ce matériau. Je sais qu'il est très fort mais il s'agit d'un

enregistrement clandestin : je ne m'autorise pas encore à l'utiliser. J'envisage de l'intégrer, mais pas d'en faire la colonne vertébrale du film. J'ai des doutes sur la qualité du son. Mais au montage, après avoir fait des essais et superposé l'enregistrement aux images, il est apparu comme une évidence que la déposition serait l'élément central du film.

Cette déposition hors champ a de véritables conséquences en termes de mise en scène. Cela relance obligatoirement des questions autour du positionnement que vous occupez dans ce processus.

C'était toute la difficulté. J'ai retourné beaucoup de choses après une première étape de montage. Ce n'est pas un podcast. On fait du cinéma. Il faut des images. J'avais toute la matière Super 8, toutes les archives familiales et plus largement celles du village. Et je suis repartie filmer. Notamment les lieux qui ont leur place dans cette histoire afin de créer une juxtaposition entre le passé et le présent et de rendre compte, à la fois d'une certaine évolution et en même temps de quelque chose de complètement immuable. Ces lieux qui sont ceux du quotidien, comme le gymnase, le parking, l'église... Tout d'un coup, on les regarde avec les yeux d'Emmanuel qui y a vécu quelque chose. Ils sont chargés d'une histoire, composent son paysage intérieur. Et puis j'avais aussi envie de montrer qu'à un moment donné, quelque chose s'était arrêté pour lui.

Une précision. L'enregistrement est clandestin et d'une certaine manière on peut se dire que l'adjutant se fait piéger...

L'adjutant est effectivement enregistré à son insu. Il s'avère qu'il est assez exemplaire. C'est presque un modèle, en tous cas un contre-exemple de ce qu'on peut parfois entendre aujourd'hui. Et c'est tout à son honneur.

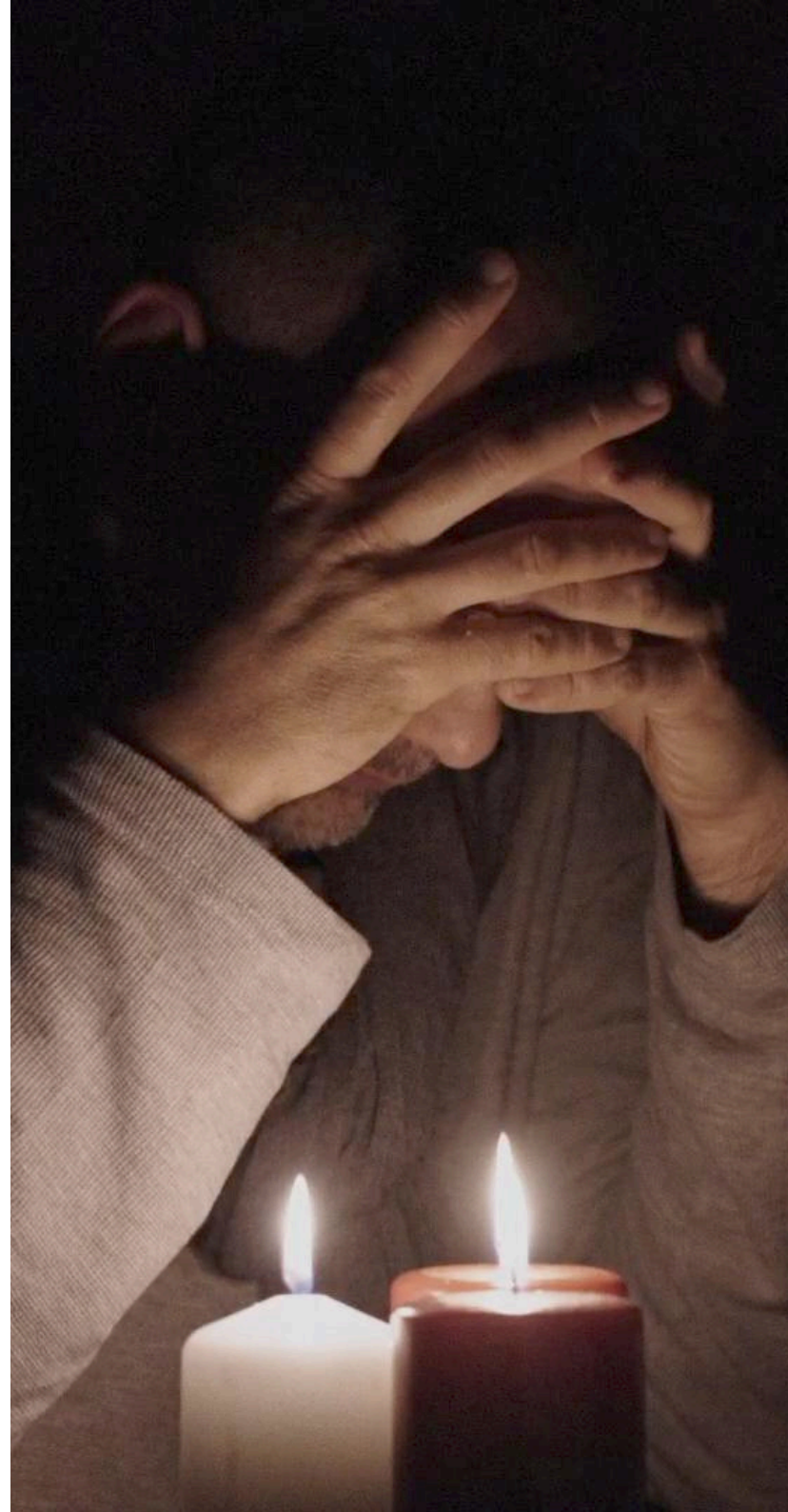
La déposition est un exercice compliqué. Et lui trouve cette juste distance. Il n'est pas empathique, il est sympathique. Mais en même temps, il est insistant, il peut être assez dur. Tout en arrivant à créer cet espace pour que la parole puisse advenir dans une approche ouverte de l'interrogatoire.

Comment se pose la question de l'arc narratif ? Car il y en a plusieurs possibles ici.

Pour moi, il y en a trois dans le film. Et ils étaient déjà présents au moment de l'écriture. Le premier, c'est la foi d'Emmanuel. Son cheminement hors de l'Église catholique puis son nouveau baptême et enfin le départ de cette Église. Ensuite, il y a évidemment le côté judiciaire, la progression de l'enquête. Et enfin le rapport complexe entre un père et un fils. Le versant judiciaire, avec l'histoire du prêtre et de l'abus, s'est immédiatement imposé comme l'arc narratif le plus important.

Pour accompagner ce cheminement, vous allez chercher des images vidéo, des archives personnelles. Comment raconter cette tragédie sans la surexploiter ?

Comment rendre compte de quelque chose qui n'a pas été



filmé, qui n'est plus filmable, dont il ne reste que le souvenir ? Et l'oubli ? Comment filmer l'oubli ? Comment filmer les zones d'ombre ? Je trouvais intéressant de combler les trous de mémoire que peut avoir Emmanuel. Et d'essayer de le faire avec du cinéma. Prenez par exemple les images Super 8. Les plans dont je dispose sont très courts, ces images sont des fragments, un peu comme des images mentales. Le fait qu'il n'y ait pas de continuité entre les plans correspondait pour moi au fonctionnement de la mémoire. Par ailleurs, ces images ont une fonction primordiale car j'ai le sentiment qu'elles créent une forme d'empathie. Les gens sont parfois heurtés par la colère d'Emmanuel. Et ce qu'ils perçoivent comme étant de la violence envers son père. Mais quand ils sont replongés dans les images du passé, quand on voit Emmanuel enfant, quelque chose, à cet endroit précis, fonctionne émotionnellement. Sans doute parce que l'on est vraiment avec lui, enfant...

Votre propos n'est jamais à charge. Ni contre le prêtre, ni contre l'institution catholique.

Ce n'est pas une dénonciation. Le film est davantage là pour donner à réfléchir. À la prise de parole. À ses conséquences. Et à celles du silence. Ce n'est pas un film contre la religion non plus. Je n'ai jamais eu de jugement par rapport à la foi d'Emmanuel. Le point de départ, c'est une situation d'injustice. Ensuite j'essaie de comprendre pour quelles raisons le père

d'Emmanuel a réagi de la sorte. Pourquoi il décide d'aller voir le prêtre après toutes ces années ?

Le père n'apparaît pas avant une bonne vingtaine de minutes. Un vrai choix de mise en scène. Comment l'expliquez-vous ?

Il était important pour moi de redonner la parole à Emmanuel. Le film, c'est le dépôt de plainte d'Emmanuel. C'est un moment où Emmanuel se tourne vers la société toute entière. C'est une façon pour lui de se réapproprier son histoire dont il a été dépossédé. Quand il a raconté son histoire à ses parents, ces derniers n'en ont rien fait. C'est une double peine pour Emmanuel, puisqu'il a parlé, mais que rien ne s'est passé. Puis son père (sa mère est morte depuis des années) décide de prendre une initiative pour connaître la vérité. Mais cela veut aussi dire que, encore une fois, il n'a pas cru son fils. A un moment du film, Emmanuel est obligé de lui rappeler que c'est son histoire à lui, pas celle de son père. Maintenant, c'est lui, Emmanuel, qui est en charge de la raconter.

Est-ce pour cela que vous lui confiez la caméra à plusieurs moments ?

Tout à fait. Je trouvais pertinent qu'il se filme lui-même avec son téléphone portable et que mon regard soit ainsi relayé par le sien, qu'il s'empare à son tour de l'outil cinématographique.

Un mot sur la sœur d'Emmanuel que l'on rencontre dans cette très belle séquence où ils reviennent ensemble dans l'auberge.

C'est un personnage que j'aime beaucoup. Je trouve qu'elle pose des questions qu'on pourrait se poser. Elle a une manière très spontanée et très frontale d'aborder les choses. C'est un autre témoin de cette époque et de leur enfance dans le restaurant familial qui légitime les propos d'Emmanuel.

Vous affrontez aussi une autre question cruciale qui est celle de montrer le prêtre.

Je me rappelle la première fois où j'ai découvert les images Super 8. J'ai fait des captures d'écran et j'ai

appelé Emmanuel en lui demandant s'il s'agissait bien du prêtre qui avait abusé de lui. Je trouvais ça très fort qu'on ait ces images. Et il n'y a pas eu de débat sur le fait qu'elles devaient figurer dans le film. Après, ce sont des archives Super 8, un peu dégradées où l'on ne fait que deviner les visages. Disons que j'ai souhaité que le prêtre soit là comme une présence, une présence par ailleurs dotée de son seul prénom.

Il y a une scène très forte, filmée presque en temps réel, dans laquelle Emmanuel demande à son père de bien écouter ce qu'il va lui faire entendre. Deux visages se mesurent alors dans le silence. Vous l'aviez pensée dès le départ comme cela ?

Si mes films pouvaient contenir trente plans au plus,



je serais la plus heureuse. Je souhaite toujours tendre vers cela. Cette séquence est d'autant plus forte que le père répond à Emmanuel lorsque ce dernier dit que, dans sa famille, on ne s'écoute pas, on ne prend pas le temps l'un pour l'autre. Et son père, à ce moment-là, rapproche les petits haut-parleurs vers ses oreilles pour essayer d'entendre mieux. Il se passe quelque chose dont on prend la mesure grâce à la durée du plan. On voit Emmanuel qui pose son regard sur son père, pour voir s'il va réagir. Sur quels mots ? Il me fallait donc interférer le moins possible, avec la caméra, sur ce moment où, à mon sens, le père entend peut-être vraiment pour la première fois.

La foi occupe une place extrêmement importante dans la vie d'Emmanuel. Comment la filmer ?

Je trouve qu'elle existe à plein d'endroits. Quand il prie durant les cultes au sein de sa nouvelle église, quand il est seul devant sa bougie, un peu pensif... la présence du religieux est très forte chez Emmanuel, mais aussi dans cette région, où plane un certain mystère, avec toutes ses croix, ses calvaires. Emmanuel avait toutes les raisons de rejeter les dogmes. Ce qu'il finit par faire d'une certaine manière. Mais la foi demeure présente. On la ressent. Il s'en empare et la transforme constamment.

L'autre sujet du film, c'est une honte qui semble ne jamais s'estomper...

Je ne sais pas si c'est de la honte ou davantage la peur de ne pas être cru. Il faut avoir en mémoire qu'il y a eu quelque chose de très violent dans le fait qu'Emmanuel ait parlé à 13 ans, mais que rien ne se soit passé. Il a alerté ses parents et plus tard la psychologue du lycée, mais rien n'a bougé. Plus tard, il est parti en Angleterre, il s'est complètement émancipé. Aujourd'hui, on pourrait penser qu'il n'en a plus rien à faire du regard des villageois sur lui. Mais quelque chose reste.

Quand vous avez montré le film à Emmanuel, dans quel état d'esprit étiez-vous ? Et dans quel état d'esprit était-il avant et après la projection ?

J'étais suspendue à la moindre des réactions d'Emmanuel. Il n'a jamais tourné son regard vers moi. Son corps n'a pas bougé. J'osais à peine respirer. À la fin du film, il m'a dit, c'est bien, c'est bien... mais je vais réfléchir. Et il est allé se coucher. A 5 heures du matin, il a toqué à ma porte : "Claudia, il faut que tu me donnes ton ordinateur, il faut absolument que je regarde le film à nouveau. Tout seul." En fin de compte, il m'a fait des retours concrets et constructifs, sur la dramaturgie et sur la fin du film notamment.

À Locarno, il m'a dit qu'il avait la sensation d'avoir déposé quelque chose. Il avait l'impression qu'avec le film, son histoire existait désormais de manière autonome, comme s'il s'était enfin débarrassé de ce que le prêtre avait appelé « notre petit secret »...



ENTRETIEN AVEC EMMANUEL SIESS

Propos recueillis par Xavier Leherpeur

Comment avez-vous réagi lorsque Claudia vous a fait part de son désir de faire un film sur vous et votre parcours de vie ?

Il y a quelques années, j'ai raconté à Claudia que je m'étais fait rebaptiser en tant qu'adulte. Quelques jours plus tard, elle m'a appelé en me disant avoir énormément réfléchi à ce que je lui avais dit et qu'elle avait envie de faire le portrait de mon histoire. A ce moment-là, le film n'était pas tant basé sur l'abus. La lettre du prêtre ne m'était pas encore parvenue et

nous n'avions pas encore toutes les informations sur lesquelles le film est basé aujourd'hui. Claudia m'a dit que ce serait quelque chose de très intime. Je me suis dit, en effet, pourquoi ne pas utiliser cette plateforme pour raconter mon histoire et ce sentiment de solitude qui m'a toujours habité.

La lettre du prêtre arrive. C'est un coup du destin à double tranchant parce que d'abord il relance l'idée du film mais que pour vous c'est sans doute un moment de violence supplémentaire. Comment réagissez-vous ?

Tout d'abord j'ai l'impression de quelque chose d'irréel.

Je suis sous le choc. Puis je ressens une colère immense envers le prêtre, mais également envers mon père. Il avait osé aller voir le prêtre à mon insu et pour moi, c'était insoutenable. C'était comme si j'avais tenté de soigner une plaie et subitement elle est rouverte et à vif. Quand je reçois la lettre, j'ai 40 ans. Et d'un coup, j'ai l'impression d'avoir de nouveau 13 ans. C'est terrible.

Est-ce qu'il y a un moment, à l'arrivée de cette lettre, où vous n'avez plus envie de faire le film ? Où vous renoncez ?

Au contraire. Je me dis qu'il est vraiment temps que je mette les choses à plat. Que je rectifie les choses. Comme remettre l'église au milieu du village (rires). C'est l'opportunité que Claudia m'a offerte. Vous savez, j'ai la foi. Je pense que tout est guidé, que tout arrive pour une raison. Le prêtre m'avait dit que ce qui s'était passé entre lui et moi était notre petit secret et qu'il ne faudrait jamais le dire à personne. Avec le film, j'ai pensé : Maintenant, ton petit secret, il va être sur grand écran.

Quand vous allez déposer plainte à la gendarmerie, avez-vous déjà l'idée d'enregistrer votre déposition ?

Quand je vais faire ma déposition, tout ce qui relève de la gendarmerie, la police, l'église et ses institutions... j'ai un peu de mal à leur faire confiance. Alors je préfère enregistrer pour avoir une trace. Parce que, franchement, je me suis imaginé tous les scénarios.

Et si l'église était en relation avec le commissariat ? J'ai à nouveau ressenti ce manque de confiance envers les personnes censées me guider.

Dans le film, Claudia vous confie régulièrement la caméra. Les images que vous filmez vous-mêmes sont très belles. Elles semblent dire une sorte d'apaisement.

Claudia m'avait suggéré de tenir une sorte de journal intime. Elle m'avait demandé de me filmer tous les jours. « Dès que tu as un sentiment particulier, dès que tu as envie de dire quelque chose, filme. » Elle voulait que nous essayions de répertorier un maximum d'émotions. Ce n'était pas compliqué à faire car, quand on en parle avec Claudia et que l'on commence à se lancer dans un tel projet, il est évident que l'on se remémore des choses. Forcément, cela réveille des émotions. C'est assez thérapeutique. Mais au final, elle seule a choisi les images pour le film et pour accompagner la déposition. Je voulais juste que la fin montre quelque chose de super positif. Qu'elle dise que l'on peut s'en sortir.

Les images de vous en Angleterre disent votre homosexualité. Il était important que votre orientation sexuelle soit précisée dans le film ?

Je voulais que toutes les vérités soient dites dans le film. Et mon homosexualité en est une. La raison pour laquelle je n'ai pas hésité à le dire, c'est parce que je pense – je ne sais pas, mais je le présume – que c'est

pour cela que mon père ne m'a pas cru. Qu'il s'est demandé si, d'une certaine manière, je n'avais pas été « chercher » le prêtre. C'est pour cela qu'il est important pour moi de le dire.

Maintenant que le film existe, qu'il a été vu à Locarno, qu'il a été apprécié et récompensé, dans quel état d'esprit êtes-vous ?

Cela fait près de trente ans que je vis avec cette histoire et que je la porte seul. A Locarno, je me suis retrouvé à la voir sur grand écran et à en parler. Plus

j'en parle, plus je la laisse partir. Je me débarrasse en quelque sorte de la douleur. J'ai dit à Claudia que j'avais « déposé » mon histoire parce que j'ai eu le sentiment de : enfin, ça y est ! À cause de la prescription, je n'aurai jamais vraiment la justice. Mais je crois intimement que ma justice, c'est d'avoir pu raconter mon histoire, ouvertement, sans aucune peur, sans aucune crainte, et révéler ce secret que l'on me demandait de garder depuis trente ans.

Propos recueillis par Xavier Leherpeur



23 juin 1980

Naissance d'Emmanuel à Altkirch.

1990-1993

Emmanuel est servant de messe.

Août 1993

Emmanuel est victime d'un abus de la part du prêtre Hubert. Deux mois plus tard, il renonce à être servant de messe.

1996

Emmanuel se confie à la psychologue de son lycée. Aucun signalement n'est fait.

1998

Emmanuel obtient son bac et part vivre à Londres.

2013

Emmanuel rentre en Alsace après 15 ans passés à Londres.

3 juillet 2019

Le père Hubert écrit à Emmanuel pour lui proposer une rencontre pour évoquer les événements de 1993 qu'il considère comme fantaisistes.

5 octobre 2021

Publication du rapport de la commission indépendante sur les abus sexuels dans l'église (Ciase), dit "rapport Sauvé". Un numéro spécial dédié aux victimes d'abus et de violences sexuelles dans l'Eglise catholique est mis en place dans le Grand Est. C'est une première en France.

23 octobre 2021

Emmanuel rédige une lettre à l'attention de la procureure de la République de Mulhouse, dénonçant les agissements du père Hubert en 1993.

27 octobre 2021

Après avoir reçu Emmanuel, Mgr Ravel, archevêque de Strasbourg, fait un signalement à la procureure de la République de Mulhouse, selon le protocole de transmission au Parquet des signalements d'infractions sexuelles.

2 décembre 2021

Emmanuel fait sa déposition à la gendarmerie et l'enregistre clandestinement.

27 juin 2022

Le pape François ordonne une visite apostolique du diocèse de Strasbourg.

18 avril 2023

Mgr Ravel démet le prêtre Hubert, devenu entre-temps vicaire général du diocèse, d'une partie de ses fonctions.

Deux jours plus tard, contraint par le Saint-Siège, Mgr Ravel présente sa démission.

Mars 2024

La plainte d'Emmanuel est classée pour prescription.

À ce jour, le père Hubert occupe toujours des fonctions au sein du diocèse de Strasbourg.





CLAUDIA MARSCHAL

Après des années passées à l'étranger (Royaume-Uni, République Tchèque, Tunisie...), Claudia Marschal se forme à l'école documentaire de Lussas et réalise son premier film en France en 2010. Elle est depuis l'autrice d'une dizaine de productions, alternant entre films pour la télévision et travaux cinématographiques plus personnels.

Souvent à la frontière du documentaire et de la fiction, ses films ont été présentés dans des festivals internationaux tels que Sheffield DocFest, Sarajevo FF, Yamagata FF, DOK Leipzig, Clermont-Ferrand...

Distribués à l'international par ZED et Lightdox, ils ont été diffusés par de nombreuses chaînes en France et à l'étranger comme Arte, France Télévisions, RTBF, RTVE, NHK, ORF, etc. **LA DÉPOSITION**, son premier long métrage pour le cinéma, est distribué en France et à l'international par Shellac.

Claudia Marschal est membre du collectif 50/50 et de la Société des Réalisateurs de Films.

LA DÉPOSITION

un film de CLAUDIA MARSCHAL

avec EMMANUEL SIESS

écrit et réalisé par CLAUDIA MARSCHAL

produit par PIERRE-OLIVIER BARDET

image CLAUDIA MARSCHAL et EMMANUEL SIESS

son EMMANUEL SIESS, MARTIN SADOUX,
GRÉGORY PERNET et MANUEL VIDAL

musique originale de LOZAREY

montage LUC FORVEILLE et SOPHIE POULEAU

étalonnage CLÉMENT LE PENVEN

une production IDÉALE AUDIENCE GROUP en co-production avec VOSGES TV

avec le soutien de la RÉGION NOUVELLE-AQUITAINE et de la RÉGION GRAND EST en partenariat avec le CNC,
STRASBOURG EUROMÉTROPOLE et de l'AGENCE CULTURELLE GRAND EST

avec le soutien du CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE

idéaleaudience
group

Vosges
TV

Nouvelle-
Aquitaine

La Région
Grand Est

Strasbourg.eu
eurometropole

agence
culturelle
grand est

CNC

shellac



shellac